

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Ethnologie de la France : avant-premières en Bretagne ou la marge comme terrain exploratoire?

Jean-François Simon

Numéro 13-14-15, printemps-automne 2008, printemps 2009

La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038418ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038418ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simon, J.-F. (2008). Ethnologie de la France : avant-premières en Bretagne ou la marge comme terrain exploratoire? *Port Acadie*, (13-14-15), 33-43.
<https://doi.org/10.7202/038418ar>

Résumé de l'article

Le projet scientifique que revendique aujourd'hui l'ethnologie de la France s'est progressivement constitué au cours des deux derniers siècles. À l'examen des conditions de cette longue élaboration, il apparaît que le « terrain » breton y a joué un rôle de premier plan : depuis l'intérêt manifesté par les antiquaires de l'Académie celtique au début du XIX^e siècle jusqu'aux objectifs affichés par la Recherche concertée sur programme (RCP) menée à Plozévet dans les années 1960, en passant par les collectes exemplaires effectuées par les folkloristes de la fin du XIX^e ou encore les enquêtes diligentées par le Musée national des arts et traditions populaires dans les années 1930, l'une et l'autre démarches ayant donné en Bretagne des résultats particulièrement fructueux... Après avoir rapidement rappelé la place effectivement donnée à la Bretagne dans de nombreuses étapes de cette construction du projet scientifique d'une ethnologie de la France, le propos de ma communication sera de tenter de lui trouver des éléments d'explication, au rang desquels faut-il sans doute considérer l'idée même de marge, associée d'une part à la Bretagne « à la marge » (de l'espace national) et d'autre part à ses habitants « en marge » (de la société globale).

Ethnologie de la France : avant-premières en Bretagne ou la marge comme terrain exploratoire?

Jean-François Simon
Université de Bretagne
Occidentale

Résumé

Le projet scientifique que revendique aujourd'hui l'ethnologie de la France s'est progressivement constitué au cours des deux derniers siècles. À l'examen des conditions de cette longue élaboration, il apparaît que le « terrain » breton y a joué un rôle de premier plan : depuis l'intérêt manifesté par les antiquaires de l'Académie celtique au début du ^{xix}^e siècle jusqu'aux objectifs affichés par la Recherche concertée sur programme (RCP) menée à Plozévet dans les années 1960, en passant par les collectes exemplaires effectuées par les folkloristes de la fin du ^{xix}^e ou encore les enquêtes diligentées par le Musée national des arts et traditions populaires dans les années 1930, l'une et l'autre démarches ayant donné en Bretagne des résultats particulièrement fructueux... Après avoir rapidement rappelé la place effectivement donnée à la Bretagne dans de nombreuses étapes de cette construction du projet scientifique d'une ethnologie de la France, le propos de ma communication sera de tenter de lui trouver des éléments d'explication, au rang desquels faut-il sans doute considérer l'idée même de marge, associée d'une part à la Bretagne « à la marge » (de l'espace national) et d'autre part à ses habitants « en marge » (de la société globale).

Il est communément admis que le projet scientifique que revendique aujourd'hui l'ethnologie de la France s'est progressivement constitué au cours des deux derniers siècles. À l'examen des conditions de cette longue élaboration, il m'est apparu que le « terrain » breton — pour reprendre un terme d'ethnologue — y a joué un rôle de premier plan et qu'il a peut-être même effectivement servi dans certains cas de terrain d'expérimentation pour affiner, en avant-première, les méthodes et concepts qui caractérisent aujourd'hui l'ethnologie du domaine français.

Mon propos consistera d'abord à présenter, succinctement, la part prise, durant cette longue élaboration, par les recherches qui ont été menées en Bretagne et dont le caractère, à chaque époque considérée, a pu paraître innovant ou même être véritablement expérimental. Après avoir argumenté la validité d'une telle observation, je m'interrogerai sur les raisons qui peuvent être avancées pour lui apporter un début d'explication, en examinant notamment les rapports que les observateurs

successifs ont pu entretenir avec « leur » terrain breton. En toute hypothèse, l'éventualité d'une perception de la Bretagne et des Bretons comme étant situés à la marge se doit d'être examinée : une situation de marge géographique pour la région dans l'espace hexagonal, mais aussi une marge sociale et culturelle en ce qui concerne sa population, notamment paysanne, dans l'appréciation qu'ont pu en avoir les tenants de la société globale française à laquelle appartiennent ou de laquelle se revendiquent les observateurs. Enfin, pour cadrer avec la problématique de ce colloque, il restera à considérer, au stade actuel de l'histoire de l'ethnologie de la France en Bretagne, le potentiel que peut représenter, pour les Bretons, une éventuelle « revanche de la marge »...

1 – La place de la Bretagne dans l'élaboration de l'ethnologie de la France.

De l'instant où l'on cherche à retracer les étapes successives qui ont mené à la définition d'un projet ethnologique pour la France, il apparaît que l'histoire de cette élaboration est ponctuée de références à des expériences menées en Bretagne. Sans doute le projet scientifique de l'ethnologie de la France, tel qu'il est aujourd'hui défini, est-il relativement récent, mais il ne peut être compris sans que ne soient prises en compte les démarches de ceux qui, en amont, ont apporté leur pierre à la construction de l'édifice.

A. *Le temps des précurseurs ou les ferments d'une anthropologie culturelle*

Il est en effet reconnu, de l'avis autorisé de chercheurs comme Mona Ozouf¹ ou encore Nicole Belmont², que les travaux entrepris par les antiquaires de l'Académie celtique, fondée en 1804, constituent les premières manifestations du projet scientifique affiché plus tard par l'ethnologie de la France. L'intention étant alors de repérer, dans les usages campagnards, les vestiges d'un passé celtique, on comprend que les antiquaires aient porté, dans cette perspective, un regard particulièrement attentif à la Bretagne, notamment à la Bretagne bretonnante, précisément en raison du maintien de son appartenance à l'aire linguistique celtique...

Quelques académiciens étaient eux-mêmes bretons et la Bretagne a fait l'objet de travaux dont certains ne manquent pas d'intérêt, à l'exemple de celui de Legonnidec, « Notice sur les cérémonies des mariages dans la

-
1. Mona Ozouf, « L'invention de l'ethnographie française : le questionnaire de l'Académie celtique », dans les *Annales – Économies, sociétés, civilisations*, n° 2, 1981, p. 210–230.
 2. Nicole Belmont, *Aux sources de l'ethnologie française – L'Académie celtique*, Paris, Éditions du CTHS, 1995.

partie de la Bretagne connue sous le nom de Bas-Léon »³, qu'Arnold Van Gennep, dans son *Manuel*, qualifie encore, cent trente ans plus tard, de « *fondamental* »⁴.

Sans doute faut-il faire ici une mention spéciale au projet, à l'époque incompris, d'Olivier Perrin qui, dans les mêmes années 1800, souhaitait retracer par l'image (le dessin, la gravure et la peinture) la vie d'un jeune paysan des environs de Quimper : les 160 croquis que l'artiste a notamment produits et qui, heureusement, ont été conservés constituent aujourd'hui, aux dires de Georges Henri Rivière, un « *monument de culture bretonne* »⁵.

Le travail entrepris par les académiciens ne va pas s'interrompre avec la dissolution de leur société savante, à la chute de l'Empire, en 1814. Les membres de la Société royale des antiquaires de France qui lui succède puis, et surtout, ceux appartenant au mouvement des folkloristes, qui se développe dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, vont poursuivre le travail de collectage entrepris.

Les résultats auxquels les uns et les autres sont parvenus, constituent, selon Jean Cuisenier et Martine Segalen, « *des sources admirables, tant par leur ampleur que par le souci d'authenticité qui les anime souvent* »⁶. Il n'y qu'à considérer les références bibliographiques qui émarginent dans les actuels ouvrages d'anthropologie culturelle du domaine français pour constater l'importance de la collecte effectuée alors sur le « terrain » breton : par Théodore Hersart de La Villemarqué, François-Marie Luzel, Anatole Le Braz et Paul Sébillot, pour ne citer que ceux qui comptent parmi les plus connus.

Les recherches menées par ces « folkloristes » portent essentiellement sur le domaine que, depuis George Sand, il convient de désigner par « littérature orale », mais d'autres champs d'investigation ne leur sont pas forcément étrangers, ainsi celui de la culture matérielle, à telle enseigne que

[l]e plus ancien Musée d'ethnographie locale qui existe en province, — et le plus important — est celui de Quimper.

3. Dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, t. II, 1808, p. 362–374.

4. Arnold Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain – Tome III : Questionnaire – Provinces et pays – Bibliographie méthodique*, Paris, Picard, 1937, p. 303.

5. Dans *Breiz-Izel ou vie des Bretons de l'Armorique*, texte d'Alexandre Bouët, dessins d'Olivier Perrin, présentés et commentés par M. le Médecin Général Ch. Laurent, Mayenne, Joseph Floch, et Quimper, Société archéologique du Finistère, 1977, « Préface », p. VII.

6. Jean Cuisenier et Martine Segalen, *Ethnologie de la France*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 9.

Fondé⁷ en 1874⁸ [...] mais demeuré longtemps à l'état embryonnaire, il a été réorganisé en 1881 [...]. Il est divisé en deux sections : le Musée des costumes bretons et le Musée du mobilier breton.⁹

Bien entendu, il est d'autres folkloristes à l'œuvre dans d'autres régions françaises, mais la collecte effectuée est à ce point exceptionnelle en Bretagne qu'en 1937, au moment d'établir sa monumentale « Bibliographie méthodique », Arnold Van Gennep peut écrire que « [*l*]e FL [*folklore*] breton a été si bien étudié, par trois et même par quatre générations de chercheurs, qu'on peut classer leurs publications par département, chose encore impossible pour nos autres provinces sauf pour le Dauphiné »¹⁰.

Le regard socialement distancié des folkloristes bretons, souvent motivés par une recherche obsédante des « survivances », va progressivement s'enrichir d'une investigation exogène, contribuant à faire émerger, à l'échelon national, le projet scientifique d'une ethnologie du proche.

B. Le temps de l'ethnologie du proche, des ethnologues exogènes sur le terrain breton

L'émergence d'une ethnologie de la France se produit lorsque viennent à converger vers le même objet de recherche que constitue la société française plusieurs démarches scientifiques, au rang desquelles l'anthropologie physique et le souci de cette dernière de présenter, en 1877, ses collections d'objets exotiques dans un « Muséum ethnographique des Missions scientifiques ». Le Muséum, installé au Palais du Trocadéro à Paris, comporte en effet une « Salle de France », conçue pour exposer des objets provenant de différentes régions françaises. Aux dires de son concepteur, Armand Landrin :

La série bretonne est actuellement [en 1888] la plus riche que possède cette section du Musée. Elle comprend une scène figurant une salle de ferme bretonne un jour de noce, garnie de lits-clos et d'autres meubles anciens que j'ai rapportés des environs de Quimper, et comprenant huit personnages dont les têtes (comme toutes celles du Musée, du reste) ont été

-
7. Par M. Le Men, ancien archiviste du Finistère, avec le concours de la Société archéologique du département et du ministère de l'Instruction publique.
 8. C'est-à-dire 20 ans avant la création de la Société d'ethnographie nationale et d'art populaire, fondée en 1895.
 9. Armand Landrin, « Les musées d'ethnographie », dans la *Revue des traditions populaires*, 3^e année, tome III, n° 5, mai 1888, p. 241–242.
 10. Arnold Van Gennep, *op. cit.*, p. 183.

moulées d'après nature. [Les objets ainsi exposés] sont au nombre de 460.¹¹

Les collections d'objets issus du domaine français sont donc exposées selon des règles inspirées par l'anthropologie physique. Bien qu'il n'en soit jamais fait état, on peut se demander si cette importance toute particulière accordée aux objets ethnographiques d'origine bretonne, et notamment bas-bretonne, n'est pas motivée par l'intérêt que suscite une sorte d'« exotisme de proximité », rendu possible par la prise en compte de spécificités anthropologiques bretonnes : ne se trouve-t-il pas en effet un anthropologue célèbre en son temps, J.-L. Armand de Quatrefages, pour déclarer d'une manière autorisée, qu'« à l'origine le type celtique [...] était plus ou moins mongolique. Les Bigoudens de Pont-l'Abbé en sont en quelque sorte la preuve »¹².

En 1937, le projet muséographique de l'ethnologie du domaine français va être repris et développé par la création du Musée national des Arts et Traditions populaires qui, tout en héritant des collections du Muséum et en enrichissant ses propres fonds, va aussi se montrer particulièrement actif dans une démarche d'enquêtes, contribuant de la sorte à l'institutionnalisation de la discipline.

Une fois encore, le « terrain » breton fait l'objet d'une attention toute particulière : ainsi, de 1939 à 1947, la Bretagne devient, pour reprendre les propos de Denis-Michel Boëll, le « *terrain des enquêtes ethnographiques du Musée national des Arts et Traditions populaires* »¹³. Vont en effet se succéder la « Mission de folklore musical en Basse-Bretagne » (1939), la « Mission d'ethnographie folklorique en Bretagne » (1942–1943), la « Mission à Scaër » (1943), pour ne citer que celles spécifiquement consacrées au terrain breton...

Mentionnons, pour terminer, l'existence de quelques autres expériences muséographiques qui ont donné à la Bretagne un rôle de premier plan : ainsi la première exposition temporaire organisé par le MNATP, à l'occasion de son ouverture, est consacrée en 1951 à la *Bretagne – Art populaire – Ethnographie régionale*; enfin, quand, pour rendre compte de la diversité ethnographique de la France, Georges Henri

11. Armand Landrin, « Les musées d'ethnographie », *op. cit.*, p. 244.

12. Cité par Jakez Cornou et Pierre-Roland Giot, *Origine et histoire des Bigoudens*, Le Guilvinec, Le Signor, 1977, p. 10.

13. Denis-Michel Boëll, « Du folklore à l'ethnologie de la Bretagne : le rôle des Seiz Breur – La Bretagne, terrain des enquêtes ethnographiques du Musée national des Arts et Traditions populaires (1937–1949) », dans *Ar Seiz Breur 1923–1947 – La création bretonne entre tradition et modernité* (Daniel Le Couëdic et Jean-Yves Veillard, dir.), Rennes, Terre de Brume et Musée de Bretagne, 2000, p. 208–231.

Rivière met en œuvre le concept des écomusées, le premier établissement est ouvert en Bretagne, en 1968, sur l'île d'Ouessant¹⁴.

Par ailleurs, l'émergence d'une ethnologie de la France, telle que nous la concevons aujourd'hui, doit aussi aux questionnements renouvelés posés par l'anthropologie sociale, éclairés notamment par le concept de « fait social total » inspiré par Marcel Mauss.

La Recherche coopérative sur programme (RCP), dite de Pont-Croix (en Finistère), participe de cette intention : elle a été menée pour partie à Plozévet par « *près de cent chercheurs [d'horizons disciplinaires différents] qui se sont succédé sur le terrain* »¹⁵ entre 1962 et 1967, et pour partie à Goulien, par le seul ethnologue Christian Pelras, en 1962–1964.

Bien qu'encore inspirée, en vertu d'un héritage disciplinaire, mais sans doute pour la dernière fois, par les préoccupations de l'anthropologie physique, puisque la recherche, dirigée par le Dr Robert Gessain, ambitionnait initialement d'examiner les conditions de la luxation congénitale de la hanche, célèbre chez les Bigoudens, ce fut aussi un terrain d'expérimentation, véritable cette fois, pour l'anthropologie sociale.

L'enquête de Plozévet n'a sans doute pas tenu toutes ses promesses, mais des leçons en ont été tirées pour les expériences et les travaux à suivre, qui ont été déterminantes pour le développement d'une ethnologie du terrain français. Un prochain colloque organisé par le CRBC, au printemps 2008, sera d'ailleurs l'occasion de faire le point sur ces importantes questions épistémologiques. Mais d'ores et déjà peut-on sans doute avancer l'idée que se manifeste aussi, dans cette expérience, l'intérêt de l'anthropologie pour la marge...

II – La Bretagne comme terrain de « marge »?

Peut-être y a-t-il lieu en effet de faire des rapprochements entre cette démarche orchestrée à Plozévet et Goulien et ce qui se passe en Grande-Bretagne, à la même époque ou même sensiblement plus tôt : « *Avec la fin de l'empire, l'anthropologie [sociale] est souvent identifiée dans les anciennes colonies avec l'impérialisme et, dans certains cas, elle n'est plus acceptée.* »¹⁶. Ce qui est vrai pour la Grande-Bretagne l'est aussi pour la France... Et les anthropologues de chercher des solutions de repli :

-
14. François Hubert, « Écomusées », dans *Dictionnaire du patrimoine breton* (Alain Croix et Jean-Yves Veillard, dir.), Rennes, Apogée, 2000, p. 340–341.
 15. Jean Cuisenier et Martine Segalen, *op. cit.*, p. 80.
 16. Sophie Chevalier, Jeannette Edwards et Sharon Macdonald, « L'Anthropologie de la Grande-Bretagne : une discipline en plein essor », dans *Ethnologie française*, vol. xxxvii, 2007, n° 2, p. 197–212, p. 199.

En raison de l'importance initialement accordée par l'anthropologie sociale britannique à l'étude des sociétés supposées « simples », une bonne partie de l'ethnographie des îles britanniques commence dans les marges celtes — notamment au pays de Galles et en Irlande —, considérées comme relativement isolées et peu développées.¹⁷

Sans que ceci n'ait été, à ma connaissance, clairement spécifié par les promoteurs des expériences de Plozévet et de Goulien, il n'est pas impossible que des schémas de pensée comparables y aient été à l'œuvre : l'ambition affichée par Robert Gessain n'était-elle pas, selon ses propres termes, de procéder à « *l'étude d'un isolat français, petite population endogame* »¹⁸ ? Il est vrai cependant que le concept d'« isolat » n'est pas entendu de la même manière, selon qu'il s'agisse des préoccupations de l'anthropologie physique ou de l'anthropologie sociale. Quoi qu'il en soit, la démarche des ethnologues français de l'époque ne se singularise pas de celle des anthropologues britanniques : pour des raisons du même ordre, ils doivent également se définir de nouveaux terrains : « *Leurs objets de prédilection vont devenir les groupes sociaux qui se situent le plus à l'extérieur de la société globale de l'observateur, ceux que l'on qualifie de marginaux : paysans bretons, sorciers berrichons, adeptes des sectes religieuses.* »¹⁹ Et François Laplantine, qui tient ces propos, de conclure : « *L'étude des indigents succède [alors] à l'étude des indigènes* »... Dans ce cas, puisque les Bretons, notamment les paysans bretons, paraissent devoir participer à la fois des uns et des autres, ne pourrait-on pas considérer que les recherches effectuées à leur sujet aient permis une forme de continuité, entre les perspectives de recherche sur un terrain lointain et celles effectuées sur le proche ?

Certes, le fait d'« exotiser » la figure du paysan n'est pas nouveau, ni d'ailleurs spécialement applicable aux seuls Bretons : le « *rapatriement de l'exotisme* » a déjà été engagé, selon M. Ozouf²⁰, dans l'expérience des académiciens au début du XIX^e siècle ; dans le même ordre d'idées, la collecte motivée par Georges Henri Rivière pour enrichir les collections du MNATP s'inspire, à ses dires, des méthodes ayant fait leurs preuves dans les pays exotiques : « *Pour le plus grand nombre [parmi les objets des collections du Musée], il était nécessaire d'explorer les milieux d'origine, en somme d'accomplir des enquêtes ethnographiques analogues à celles*

17. *Id.*, p. 199.

18. Robert Gessain, « Préface » à André Burguière, *Bretons de Plozévet*, Paris, Flammarion, 1975, p. 7.

19. François Laplantine, *Clefs pour l'anthropologie*, Paris, Seghers, 1987, p. 152.

20. Mona Ozouf, « L'invention de l'ethnographie française... », *op. cit.*, p. 210.

que lance le Musée de l'Homme au-delà des mers. »²¹ Dans les années 1950–1960 encore, le travail sur les « marges » celtiques de l'Europe, en Grande-Bretagne et peut-être aussi en France, ne serait-il pas empreint d'une certaine quête d'exotisme²²?

À cet égard, il se peut que les acteurs de la « société globale » aient plus spécialement de la Bretagne et des Bretons, à des degrés divers, la perception d'un monde véritablement situé à la marge.

D'abord, d'un point de vue spatial, par rapport à un centre qui ne peut être que Paris : cette marginalité géographique est encore accentuée par le caractère péninsulaire de la région, surtout pour celui qui l'aborde avec un esprit de terrien, ignorant des possibilités offertes par la voie maritime. Nulle surprise, dans ces conditions, qu'un Jean de La Fontaine, par exemple, ait placé l'action de sa fable « Le charretier embourbé » du côté de Quimper-Corentin; pour ce qui est du vécu de nos contemporains, il suffit d'évoquer le TGV qui relie actuellement Paris à Brest, à la « fin de la terre » (Finistère), mais qui, finalement, eu égard à ses performances qui ne sont pas sur le point d'être améliorées, n'en est pas tout à fait un!

Les Bretons eux-mêmes ne seraient-ils pas perçus à la « marge » de la société globale française? Pour étayer l'idée d'une telle représentation, je rappellerai ici l'usage de la métaphore animale régulièrement utilisée pour dire la bretonnitude. Tout le monde animal, ou presque, y est passé : de l'herbivore évoqué par Honoré de Balzac dans *Les Chouans* en 1829 à la bécasse suggérée par Pinchon et Caumery dans *La Semaine de Suzette* en 1905...

Mais s'il est un animal dont la proximité avec le Breton est clairement affichée, c'est bien le cochon, peut-être parce que les deux mots offrent déjà aux amateurs du genre une rime « riche » de possibilités... Quantité d'illustrations peuvent en être données, qui traversent le temps. Ainsi :

1. Gustave Flaubert, dans *Voyage en Bretagne – Par les champs et par les grèves* (1847) : « Mais le paysan breton [...] va retrouver sa galette de sarrasin et sa jatte de bouillie de maïs cuite depuis huit jours dont il se

21. Georges Henri Rivière, « À Monsieur le Directeur des Musées de France », dans Musée national des Arts et Traditions populaires, *Bretagne – Art populaire – Ethnographie régionale*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1951, p. vi.

22. Martine Segalen rapporte comment « dans les années 1970 encore, une anthropologue anglaise venue étudier les mouvements bretons, et notamment celui qui s'attachait au renouveau de l'enseignement de la langue, s'étonnait de ne pas trouver au fond du Finistère des paysans en sabots, mais des fermes modernes et des foyers de dynamisme économique et culturel », dans *Ethnologie – Concepts et aires culturelles*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 260. Il s'agit de Maryon McDonald, « We are not French! » *Language, culture and identity in Brittany*, London and New York, Routledge, 1989.

nourrit toute l'année, à côté des porcs qui rôdent sous la table. »²³;

2. Victor Hugo, dans une lettre écrite au début des années 1830; il y dit avoir vu une chaumière dans un cadre idyllique : « *Hélas! Mon pauvre Louis, cette chaumière est un affreux bouge breton où les cochons couchent pêle-mêle avec les Bretons. Il faut avouer que les cochons sont bien sales.* » Mais que l'on ne s'y méprenne pas, les cochons ne sont peut-être pas ceux que l'on croit! Dans une autre lettre, le même Victor Hugo précise : « *Le fait est que les Bretons ne comprennent rien à la Bretagne. Quelle perle et quels pourceaux!* »²⁴

3. Henri-Gustave Jossot en légende à une lithographie qu'il a exécutée, vers 1900 : « *Les Bretons et les cochons mangent et couchent ensemble; faut-il que les cochons soient sales!* » (fig. 1)



1. Henri-Gustave Jossot, *Les Bretons et les cochons mangent et couchent ensemble*, lithographie, vers 1900 (collection du Musée départemental breton de Quimper)

4. Charles Pasqua, ancien ministre de la République, aurait, d'après le journal *Le Monde*, chantonné pour manifester son agacement devant le vote breton favorable au traité de Maastricht, en septembre 1992 : « *Les Bretons, c'est comme les cochons, plus ça devient vieux, plus ça devient con.* »²⁵

23. Gustave Flaubert, *Voyage en Bretagne – Par les champs et par les grèves*, Paris, Éditions Complexes, 1989, p. 197–198.
24. Eugène Bérès, « Les Voyageurs français en Bretagne », dans *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne – Volume II* (Jean Balcou et Yves Le Gallo, dir.), Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1987, p. 190.
25. A. Cojean, « Un “oui” breton massif », *Le Monde*, 1^{er} octobre 1992, p. 1 et 10.

Ce sont là quelques occurrences d'une liste non exhaustive...

Une telle idée d'une proximité, physique et mentale, des Bretons et de leurs cochons a d'ailleurs été tellement intégrée par les Bretons eux-mêmes qu'ils en ont fait un trait de leur propre identité, pour le coup vécue négativement. N'ont-ils pas eux-mêmes chanté, ne chantent-ils pas toujours, que

Les pommes de terre [sont] pour les cochons,
Les épluchures pour les Bretons?

Cependant, au moment où se produit une inversion et que, de négative, l'expression identitaire bretonne devient positive, tous ces travaux, suscités par un questionnement sur la « marge », ne donneraient-ils à cette dernière les moyens de sa revanche?

En conclusion : une revanche pour la « marge »?

Ce sera l'occasion de formuler deux affirmations et une interrogation.

Une première affirmation pour dire que l'originalité culturelle bretonne ainsi longuement auscultée bénéficie aujourd'hui de la reconnaissance des professionnels de l'anthropologie du domaine français. Pour argumenter mon propos, je voudrais me référer à deux manuels d'initiation à la discipline, écrits à destination d'étudiants en ethnologie ou encore d'un public éclairé : d'une part, *Ethnologie – Anthropologie* de Philippe Laburthe-Tolra et Jean-Pierre Vernier, l'un et l'autre professeurs à la Sorbonne, où il est expliqué que l'on peut, « *sans difficulté [parler] de la civilisation bretonne, beti ou baruya* »²⁶; d'autre part, *Anthropologie sociale et culturelle* de Robert Deliège, diplômé de l'Institut d'anthropologie sociale de l'Université d'Oxford et enseignant à l'Université catholique de Louvain, où il est dit que « *l'ethnographie tâche de nous faire comprendre ce que cela implique d'appartenir à telle ou telle société, c'est-à-dire ce qu'être nuer, tibétain ou breton veut dire* »²⁷. À signaler que les sociétés exotiques auxquelles il est ici fait référence occupent des places privilégiées dans la littérature ethnologique, en raison du rôle que les ethnologues qui les ont fait connaître ont joué dans le développement de la discipline : les ouvrages produits, consacrés à un système socioculturel original de la planète, sont devenus des « classiques » de l'anthropologie : ainsi les Baruya de Nouvelle-Guinée sont associés aux recherches menées par le Français Maurice Godelier,

26. Philippe Laburthe-Tolra et Jean-Pierre Vernier, *Ethnologie – Anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 12.

27. Robert Deliège, *Anthropologie sociale et culturelle*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1992, p. 38

tandis que les Nuer du Soudan sont à jamais liés aux travaux du Britannique sir Edward Evans-Pritchard... Le rapprochement qui est fait de ces peuples et des Bretons souligne, à mon sens, la reconnaissance d'une originalité culturelle attribuée à ces derniers.

La deuxième affirmation que je voudrais formuler servira à rappeler la richesse patrimoniale de la Bretagne qui a été ainsi constituée : si, de son côté, le patrimoine matériel risque probablement de rester strictement contenu dans le cadre muséographique, le patrimoine immatériel fait actuellement l'objet d'une réappropriation, en tant que marqueur identitaire : il en sera également question au cours de ce colloque et il n'y a donc pas lieu de s'y attarder, mais que seraient par exemple aujourd'hui les emblématiques *festoù-noz* sans les enquêtes ethnographiques menées par Jean-Michel Guilcher, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale? Et ce qui est vrai pour les danses « bretonnes » l'est aussi pour les chants, les légendes, les contes, etc. — autant d'objets « ethnographiques » dont la discipline redécouvre aujourd'hui tout l'intérêt de l'étude, en même temps que le grand public, qui y puise des éléments propres à nourrir sa revendication identitaire.

Il reste enfin une interrogation que je voudrais simplement évoquer, car une réponse ou une tentative de réponse que l'on pourrait y apporter demanderait beaucoup plus de temps (et de réflexion) que je n'en puis présentement disposer : il s'agit de questionner les perspectives de recherche qui résultent de la situation nouvelle ainsi apparue, quand l'ethnologue natif, instruit des concepts et des méthodes de l'ethnologie classique, entreprend de gérer l'étude de l'objet dans lequel il est lui-même peu ou prou impliqué. Sans doute le principe d'une telle ethnologie endotique est-il acquis et, par voie de conséquence, l'existence d'une ethnologie de la Bretagne est tout à fait envisageable.

En revanche, ce qui pose davantage question, c'est le changement d'échelle induit par l'appartenance de l'ethnologue natif à la « marge ». Dans sa pratique de l'endo-ethnologie, il lui faut prendre en considération son inévitable positionnement identitaire. Se pose alors, dans le cas précis qui nous retient ici, l'éventualité d'une ethnologie bretonne de La Bretagne²⁸...

28. D'autres, dans des situations « marginales » comparables, se sont aussi posé la question et ont commencé à y répondre, notamment en Corse, où « *une anthropologie conjointe de l'observateur et de l'acteur commence à produire quelques fruits* », cf. Charlie Galibert, « L'Épistémè ethno-anthropologique corse – De l'observation distanciée à la tentation d'une ethnologie de l'acteur » dans *Revue EspacesTemps.net* (www.espacestemp.net/document1185), 18 mars 2005, p. 23.



Nelly Blanchard, Ronald Labelle et Jean-François Simon



Jean-François Simon